

eux la marque de la plus grande affliction. Le lendemain, ils continuèrent leur route jusqu'à une demie-lieue du Village où ils s'arrêtèrent: puis ils envoyèrent l'un d'eux dans les bois jusqu'auprès du Village, afin de voir si les Anglais n'étaient pas venus brûler le fort et les cabanes. Je récitais mon bréviaire en me promenant le long du fort et de la rivière, lorsque ce Sauvage arriva vis-à-vis de moi à l'autre bord. Aussitôt qu'il m'aperçut: «Ah! mon Père, s'écria-t-il, que je suis aise de te voir! Mon cœur était mort, et il revit en te voyant. Nous avons vu l'écriture qui disait que les Anglais t'avaient coupé la tête. Que je suis aise qu'elle ait menti!» Comme je lui proposais de lui envoyer un canot pour passer la rivière: «Non, répondit-il, c'est assez que je t'aie vu; je retourne sur mes pas pour porter cette agréable nouvelle à ceux qui m'attendent, et nous viendrons bientôt te rejoindre.» En effet, ils arrivèrent ce jour-là même.

Je crois, mon très-cher Frère, avoir satisfait à ce que vous souhaitiez de moi, par le précis que je viens de vous faire de la nature de ce Pays, du caractère de nos Sauvages, de mes occupations, de mes travaux, et des dangers auxquels je suis exposé. Vous jugerez, sans doute, que c'est de la part de Messieurs les Anglais de notre voisinage, que j'ai le plus à craindre. Il est vrai que, depuis long-temps, ils ont conjuré ma perte: mais ni leur mauvaise volonté pour moi, ni la mort dont ils me menacent, ne pourront jamais me séparer de mon ancien troupeau; je le recommande à vos saintes prières, et suis avec le plus tendre attachement, etc.